

LE QUOTIDIEN COOP D'INFORMATION

La douce plume d'Ava Rose Riverin, la dure vie de Laura Bouchard

Marc-Antoine Côté



Ava Rose Riverin était de passage au Salon du livre du Saguenay-Lac-Saint-Jean, il y a quelques jours.

Ce qui surprend d'abord, en lisant Ava Rose Riverin, c'est cette plume riche, foisonnante, aérienne. Puis rapidement, au fil des pages, on réalise que cette douce écriture est mise au service de sujets durs. Comme la violence, qui se voulait «ordinaire» dans *Je suis Pompéi* en 2022, et qui se fait maintenant psychologique, sexuelle, insidieuse, dans son deuxième roman: «*La fois où j'ai tué Laura Bouchard*».

Le récit, à nouveau publié aux Éditions Château d'Encre, raconte l'histoire de Laura Bloom, une célèbre actrice qui en vient à se perdre, à force de se mouler aux désirs du public et aux fantasmes des hommes - souvent toxiques - autour d'elle.

On la retrouve au carrefour de sa vie, tiraillée entre sa vérité et ses fictions. À l'aube de grands bouleversements dont on ne prendra pleinement la mesure que plus tard, à travers le regard de son fils Simon.

En racontant son histoire, Ava Rose Riverin trouve les mots justes pour traiter de ces relations humaines «complexes» qui se tordent jusqu'à devenir violence. Psychologique ou physique. Consciente ou non. Puis celle qui est originaire de Saguenay parle au passage d'avortement, de démence, d'agressions sexuelles. Trouvant chaque fois le moyen de rester en équilibre, en posant les pieds en des territoires qu'elle admet «épineux», mais qu'elle sait trop importants pour contourner.

«Je suis très concernée par la condition des femmes. On a l'impression parfois que c'est réglé, mais quand on jette un coup d'œil derrière notre épaule, on se rend compte que toutes nos avancées sont très récentes. On reste toujours à un pas de perdre ce qu'on a gagné. Alors tant qu'à avoir une voix, tant qu'à avoir le privilège d'être lue par plus de 10 personnes, autant en profiter pour susciter une réflexion sur des sujets qui me sont chers», explique l'autrice en entrevue avec *Le Quotidien*.

Inspiration

Lors de l'écriture de son premier livre, raconte-t-elle, l'inspiration était venue en partie de l'histoire médiatisée de la fillette de Granby, dont la mort avait choqué tout le Québec. «On parlait de la violence faite aux enfants, je m'étais questionnée sur les répercussions de cette violence-là, de l'enfance jusqu'à l'âge adulte.»

Puis cette fois, avec *La fois où j'ai tué Laura Bouchard*, c'est en quelque sorte le Mouvement #MeToo qui s'est avéré la bougie d'allumage - l'incursion dans le monde du cinéma, dans le récit, nous mettant d'ailleurs la puce à l'oreille.

«À l'époque, il y avait une liste qui s'appelait Dis son nom. J'étais allée voir par curiosité s'il y avait des hommes que je connaissais qui s'y trouvaient, même si je n'avais pas l'impression d'avoir subi des agressions. Et là, j'ai trouvé le nom de trois hommes que j'avais côtoyés. Ça m'a amenée à réfléchir», se souvient Ava Rose Riverin.

Les questions qui l'habitaient à ce moment sont portées par le personnage de Laura Bouchard - Bloom de son nom d'actrice - dans le livre, alors que celle-ci subit des violences tantôt frontales, tantôt plus insidieuses. Le genre qui ne se réalise parfois que des années plus tard, au bout de réflexions que seul le recul finit par permettre.

«Il y a toute une réflexion sur la posture, sur ce qu'on entend par une agression. Et on a tous un bagage, on est élevés avec certaines croyances, perspectives. Il y a aussi la posture qu'on adopte pour survivre dans la vie, des fois on choisit de ne pas être une victime, d'être une survivante, de fermer les yeux, peu importe. Tout ça m'a beaucoup habitée, et c'est de là qu'est né le personnage de Laura.»

«La vie, poursuit l'auteure, c'est un jeu de perspectives, et on ne peut pas voir autrement qu'avec le bagage qu'on a. Ce que je voyais par exemple à 15 ans sur des choses qui m'étaient arrivées, je ne les vois pas avec le même regard aujourd'hui.»

C'est à un très jeune âge, alors qu'elle se servait en cachette à même la bibliothèque familiale, qu'Ava Rose Riverin a pris conscience de l'impact que

La force des mots

pouvaient avoir les livres. Une découverte qui s'est ensuite cristallisée à la lecture du *Journal d'Anne Frank*, à l'école, et qui a fini par faire des petits, dans ses propres cahiers d'écriture.

«Je n'avais pas le droit de le lire parce que j'étais trop jeune, mais je l'avais lu pareil. Et j'avais pleuré. J'avais réalisé que les mots, c'était vraiment puissant. Alors je me suis mis non seulement à lire, mais aussi à écrire. Des poèmes, des affaires vraiment déchirantes.»

Aujourd'hui portée vers des récits au «parti plus féministes», auprès d'auteures telles que Delphine de Vigan, Annie Ernaux et Joyce Carol Oates, Ava Rose Riverin écrit encore à ce jour des œuvres déchirantes, pas nécessairement faites pour être lues au bord du feu «avec un bon chocolat chaud», rigole-t-elle.

Mais ces œuvres - tout de même divertissantes - ont surtout pour but d'éveiller les consciences, de faire germer quelques réflexions. «Au premier livre, j'ai deux lectrices qui sont venues me voir pour me dire que la lecture avait éveillé chez elles quelque chose qui leur avait fait prendre conscience qu'elles étaient victimes de violences ordinaires, avec leurs conjoints. Je me dis que si ça a cet impact, juste sur deux personnes, c'est déjà gagné.» Son deuxième roman tout juste lancé, la Saguenéenne d'origine, qui est rédactrice professionnelle depuis une quinzaine d'années, en prépare déjà un troisième. Cette fois une suite à *Je suis Pompéi*, qui transportera les lecteurs un quart de siècle plus tard.